

Bulletin d'histoire politique

Joseph Schull, Rébellion. Le soulèvement patriote de 1837 au Bas-Canada, traduit de l'anglais, Montréal, Québec-Amérique, 1997, XVI et 318 pages. Titre original: Rébellion: the rising of French Canada, 1837, Toronto, Macmillan, 1971

Alfred Dubuc



Volume 7, numéro 1, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060299ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060299ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dubuc, A. (1998). Compte rendu de [Joseph Schull, Rébellion. Le soulèvement patriote de 1837 au Bas-Canada, traduit de l'anglais, Montréal, Québec-Amérique, 1997, XVI et 318 pages. Titre original: Rébellion: the rising of French Canada, 1837, Toronto, Macmillan, 1971]. *Bulletin d'histoire politique*, 7(1), 164–168. <https://doi.org/10.7202/1060299ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Mohawks de Sault-Saint-Louis et de St.-Regis. Ce dernier élément, souvent passé sous silence dans les récits des expéditions militaires, méritait ici d'être souligné, comme le fait l'auteur. Aussi, la seconde rébellion, organisée en clandestinité, surtout aux États-Unis, avait pour but de réaliser l'indépendance des Canadas de la mère patrie.

Enfin, l'auteur nous expose les «suites immédiates» et les «conséquences à long terme» de ces rébellions. Faisant état des douze pendaisons au Pied-du-Courant à Montréal, il mentionne celles de décembre 1838 et de janvier 1839 (p. 27); il conviendrait d'ajouter aussi celles de février 1839, les dernières, alors que Chevalier de Lorimier, devenu le symbole de la lutte pour l'indépendance, donna sa vie pour que le «paisible Canadien (voit) renaître le bonheur et la liberté sur le Saint-Laurent».

Avec *Les rébellions de 1837 et de 1838 dans le Bas-Canada*, Jean-Paul Bernard brosse un bon résumé des principales actions politiques, économiques et sociales qui ont eu cours dans notre pays pendant les décennies 1830-1850. En ce sens, la brochure no. 55, aussi traduite en anglais, atteint un calibre nettement supérieur à celui de la brochure no. 46 de Colin Read qui traitait de *La Rébellion de 1837 dans le Haut-Canada*.

Georges Aubin
chercheur en histoire des Patriotes

Joseph Schull, Rébellion. Le soulèvement patriote de 1837 au Bas-Canada, traduit de l'anglais, Montréal, Québec-Amérique, 1997, XVI et 318 pages. Titre original: *Rébellion: the rising of French Canada, 1837*, Toronto, Macmillan, 1971.

On a coutume de départager les événements de 1837 et de 1838 en deux épisodes distincts et de désigner l'ensemble du pluriel du mot «Rébellion». Schull a-t-il voulu prétendre à une continuité si étroite du soulèvement de 1837 à celui de 1838 qu'il lui suffisait de mentionner «1837» pour couvrir tous les événements des deux années et que «Rébellion» pouvait rester au singulier? Il ne s'est pas expliqué là-dessus et pourtant son livre traite de toute la période 1837-1838 (et même en-deçà et au-delà) et décrit tout autant les faits marquants de novembre 1838 que ceux de novembre et décembre 1837. Le titre pourrait donc paraître trompeur aux habitués de l'historiographie courante.

Cet ouvrage est davantage une œuvre de vulgarisation qu'un travail d'histoire à proprement parler. Bien sûr, l'auteur recourt à un certain nombre de documents d'archives (documents publics et mémoires de contemporains, en particulier), mais son objet était trop vaste pour qu'il puisse en rendre compte par une enquête exhaustive. Aussi, a-t-il eu recours aux ouvrages de nombreux auteurs.

Le climat général de l'approche de Schull en est un de sympathie envers les Patriotes: leur appétit de liberté et de démocratie, sans cesse brimé depuis «la Conquête inachevée» (titre du chapitre I), reçoit constamment son intérêt; son projecteur est constamment braqué sur eux.

On peut appeler ce récit une «histoire-bataille» car ce sont manifestement les épisodes militaires qui ont davantage intéressé l'auteur. Deux séries d'événements ont attiré son attention: d'abord au chapitre VI, celle du comté des Deux-Montagnes (les batailles de Saint-Eustache et de Saint-Benoît) et, ensuite au chapitre VIII, celle de la «révolution» de 1838 (en particulier, Beauharnois, Châteauguay, Odeltown, Napierville); le chapitre VI compte 44 pages et le chapitre VIII, 42 pages; alors que les huit autres font en moyenne 25 pages (entre 18 et 32). L'auteur s'attarde à l'action des «volontaires» et décrit longuement leur participation aux batailles aux côtés de l'armée régulière et leurs initiatives dans les opérations de ratisages et de représailles à l'endroit des insurgés et de leurs partisans.

Schull ne condamne pas le comportement de Colborne dans son rôle de commandant de l'armée régulière, mais lui fait reproche d'avoir engagé des volontaires, de les avoir armés et d'avoir fermé les yeux sur leurs exactions et sur la terreur qu'ils ont répandue dans la population.

On peut aussi bien dire du livre de Schull que c'est une histoire «héroïque» même s'il nous présente davantage des anti-héros que des héros véritables. Car l'auteur, en racontant les actions des chefs patriotes, s'attarde longuement au destin final de plusieurs d'entre eux: la fuite et l'exil. Il ne condamne pas, mais la répétition devient lourde et l'on ne peut s'empêcher de croire qu'il s'est posé la question: «L'issue de certaines batailles aurait-elle été différente si les chefs étaient demeurés à la tête de leurs troupes?»

Si l'on peut dégager une thèse principale dans l'interprétation de «la Rébellion» que Joseph Schull propose, ce serait celle de la relation causale entre d'une part la crise économique, la misère et la pauvreté et, d'autre part, la crise politique et le recours aux armes. Voilà l'affirmation d'un déterminisme étroit, d'un véritable économisme. Il y eut la crise agricole de longue durée — 5 ans: 1832-1837 (chapitre III «La pénurie est grande et la misère complète») — et la crise économique profonde de 1837, entraînée par la crise financière de Londres et de New York, dont les effets vont durer 4 ans (p. 58-59). Et la Rébellion s'ensuivit. Ce déterminisme verse dans la fatalisme quand

l'auteur tente de comprendre le départage des options politiques entre Canadiens français — car il n'y eut pas que des Patriotes chez ceux-ci — et voit la réponse, un peu trop simple certes, dans la répartition inégale de la richesse, ou de la misère: par exemple, le comté des Deux-Montagnes, là où se trouvent Saint-Eustache et Saint-Benoît, est couvert de «riches terres» et de «gros villages prospères»; il a lui aussi été frappé par le choléra et les années de mauvaises récoltes; ces événements ont orienté les choix politiques:

Le Canadien français prospère qui voulait le demeurer avait tendance à s'assimiler aux Anglais... Ainsi naquit la classe des *Chouayens* et des *vendus*... Le ressentiment de ceux qui étaient moins fortunés les transforma en patriotes résolus. (p. 125).

La thèse vaut aussi pour les Américains qui, en 1838, se regroupent dans la Société des Hunters' Lodge:

(La Société) commença son travail dans un climat surchauffé et accueillant, profitant des circonstances favorables engendrées par les difficultés économiques... Pourtant, les mécontents, souvent affamés et sans emploi, se mettaient à rechercher la casse lorsque le travail se faisait rare ... (p. 200).

Un tel fatalisme, une relation aussi directe et exclusive entre économie et politique, relèvent à la fois d'une méconnaissance des faits (il y eut de nombreux Patriotes moins misérables qu'un grand nombre de Chouayens indigents) et d'une insuffisance théorique, tant sur le plan de la théorie politique que sur celui de la relation dialectique proposée par le matérialisme historique. En dialectique, nulle relation n'est unidirectionnelle et l'interdépendance est toujours multifactorielle. Joseph Schull n'a manifestement pas pris connaissance du livre *Unequal Union: Confederation and the Roots of Conflict in the Canadas, 1815-1873* de Stanley B. Ryerson, publié à Toronto en 1968 (paru en français, à Montréal, en 1972). Il y aurait trouvé une analyse plus riche de l'insurrection.

Joseph Schull préfère s'appuyer sur la thèse de Fernand Ouellet suivant laquelle l'infériorité économique définit un trait culturel profond du Canada français:

Attachés à leur langue, leur religion et leur manière ancienne de cultiver la terre, les Canadiens français restaient fermés au changement. (p. 8).

L'absence de développement économique du Bas-Canada est attribuée à l'incapacité atavique des députés du Parti canadien à reconnaître les exigences du développement de «l'empire» du Saint-Laurent. Ainsi explique-t-il en

grande partie l'origine de la misère dans laquelle sont restés les Québécois depuis la Conquête.

L'intérêt porté sur le malheur et la souffrance verse le plus souvent dans la complaisance et le misérabilisme: les conditions pénibles de la navigation pour les immigrants et pour les exilés; la détresse des quartiers de la misère de Québec et de Montréal, aggravée par la propagation de l'épidémie de choléra de 1832; l'horreur des batailles; la terreur répandue par les volontaires: rien n'échappe à la description minutieuse; pire encore, les souffrances des individus nous sont présentées presque avec sadisme: ainsi les pendaisons ratées et reprises de Duquette et de Narbonne:

La trappe s'ouvrit de nouveau, la corde tomba toute (sic) droite et le craquement des vertèbres brisées libéra Duquette de son tourment. (p. 244).

Et deux fois valant mieux qu'une, la mise à mort du lieutenant George Weir est décrite à deux reprises: une première, dans toute son atrocité (p. 93-94) et une deuxième dans l'inventaire minutieux, mais «partiel» est-il précisé, auquel procède le doctor McGregor, des blessures qui ont causé la mort de l'officier. (p. 116).

Mais cette complaisance n'est pas totalement naïve; car la misère est un des facteurs clés de l'explication que Joseph Schull propose de la Rébellion: celle-ci est née de la misère et de la pauvreté, elle a semé la terreur et engendré souffrance et affliction. Dans ce sens, cette interprétation d'un moment tragique de l'histoire du Québec francophone par un anglophone, tout inspirée qu'elle soit de sympathie envers sa cause, est condescendante.

La traduction française en 1997 d'un livre publié en anglais en 1971 n'est pas le fait du hasard. Dans sa préface à la première édition, Joseph Schull affirmait que les événements entourant octobre 1970 l'avaient convaincu de l'opportunité de présenter à ce moment une histoire des Patriotes. Jacques Lacoursière signe la préface de cette nouvelle édition et exprime le motif de présenter cette histoire aujourd'hui:

(Après deux référendums) un certain nombre de Québécois sont toujours à la recherche d'un nouveau Papineau.

Mais, affirme Lacoursière, Papineau, en s'exilant, a déçu. D'autres messies sont apparus dans l'histoire du Québec et ont également déçu: ainsi, Honoré Mercier, dans les années 1880, et René Lévesque, au cours des années 1970. De même en est-il aujourd'hui avec l'arrivée au pouvoir de Lucien Bouchard «comme un nouveau messie». Et Lacoursière de vouloir faire parler l'histoire:

La seule leçon que l'histoire du Québec peut enseigner c'est que les Québécois ne pardonnent jamais à leur messie de les décevoir.

Que Monsieur Bouchard se le tienne pour dit!

Voilà une belle illustration de la façon dont l'histoire peut être utilisée à des fins politiques. Rarement, l'accusation implacable de Valéry aura reçu justification si méritée:

L'Histoire est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré... Il fait rêver, il enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs, exagère leurs réflexes, entretient leurs vieilles plaies, les tourmente dans leur repos, les conduit aux délires des grandeurs ou à celui de la persécution et rend les nations amères, superbes, insupportables et vaines (*Regards sur le monde actuel*) .

La déterminisme psychologique étroit de Lacoursière, véritable psychologie appliqué autant collectivement à l'ensemble des Québécois qu'individuellement à leurs leaders politiques, ne contient pas plus de principe d'explication de l'histoire que l'économisme de Joseph Schull. Il est encore plus pernicieux parce qu'il veut s'appliquer au présent et laisse même entrevoir l'avenir. Lacoursière veut se faire prophète!

Ce que Schull n'a jamais prétendu être. Autant son livre ne peut servir en quoi que ce soit pour entrevoir le destin de Lucien Bouchard, autant il présente de Papineau une image fort éloignée de celle d'un messie. Schull n'aimait pas Papineau et son livre exprime un certain mépris envers cet orateur qui ne s'impliquait pas et ce seigneur hautain qui demeurait éloigné de la réalité du peuple.

Dans sa brochette de leaders messianiques du Québec, Lacoursière n'a pas nommé Louis-Hyppolyte Lafontaine. Pourtant, s'il est un homme dont Joseph Schull a voulu faire une vedette, un grand politique, celui qui a empêché l'application de la politique d'anglicisation et d'assimilation des Canadiens français, décidée par Londres dans la foulée des recommandations de Durham, celui à qui les Québécois sont redevables de la responsabilité ministérielle tant désirée des Patriotes, c'est bien ce dernier. Le véritable héros du livre de Schull, ce n'est pas Papineau, c'est Lafontaine.

Dans ce sens, Lacoursière détourne l'attention de la réalité du livre vers ses intentions propres; c'est un double détournement: celui de l'histoire et celui de l'auteur.

Alfred Dubuc
historien